

ANNEE 1967

OCTOBRE

NUMERO 3

H Y D R E D E L E R N E

BULLETIN DE LIAISON
ET DE DISCUSSION
=====

Lettre envoyée le 28/06/67 au groupe NOIR & ROUGE (Extraits)

par PIRON, PIERRICK et HELENE.

Chers camarades,

Ayant participé à la première réunion "élargie" du groupe N.&R., nous venons par cette lettre vous faire part de nos impressions sur cette réunion.....

Autre point : le sempiternel problème de l'ORGANISATION qui a été très mal posé. A notre point de vue, il eut été bon de voir l'utilité de l'organisation non pas dans l'absolu mais dans le contexte politique, économique et social de la France d'aujourd'hui, contexte tel qu'il élimine pratiquement toute possibilité révolutionnaire. Aussi créer trop rapidement une nouvelle "Maison", dont le programme sera sans effet, revient à installer une nouvelle bureaucratie dont la fonction essentielle sera la "représentativité de l'Anarchisme". Vous ne nierez pas qu'une telle fonction offre des dangers que, nous, anciens de la F.A., avons expérimentés.

Actuellement en France, le mouvement anarchiste est d'une telle confusion, que militer avec certains camarades dont la vie sociale est incompatible avec le programme révolutionnaire, nous apparaît une utopie.

Pour nous, l'Organisation doit répondre à un besoin temporaire.

Les groupes M.A.R.A.T et Gustave Courbet de Béziers ont jugé important (parce que posant certains problèmes dits de fond, donc discutables) de vous communiquer un texte émanant du groupe "Premier Mai" de la F.I.J.L. Ce texte, adressé à tous les mouvements et organisations révolutionnaires du monde, est ainsi titré : "Appel. A tous les mouvements et organisations du monde". C'est donc un appel ! qui ne devrait pas rester sans réponse. Notons également que, dès le début, on ne parle pas spécifiquement aux "anarchistes" mais aux "révolutionnaires".

Traduction de ce texte.

Le groupe "Premier Mai" qui, depuis déjà quelques années, soutient pratiquement (en accord avec la ligne stratégique de la F.I.J.L.) la nécessité "de la planification de la lutte contre la dictature sur le plan de la violence révolutionnaire comme unique chemin positif pour répondre à la

!!!

violence répressive du régime franquiste et reconquérir la liberté pour le peuple espagnol", se tourne vers tous les mouvements révolutionnaires qui, dans le monde, luttent pour la liberté et l'indépendance de tous les peuples. Conscients de la collusion qui, entre tous les mouvements réactionnaires et l'impérialisme, apporte aux dictatures et aux différentes oligarchies nationales, pour maintenir l'oppression sur les peuples qui n'ont pas encore pu conquérir leur liberté et leur indépendance. Convaincus de plus de la stérilité des dénommées "lutttes légales et pacifiques", pour en finir avec les conditions d'oppression et obliger l'impérialisme et ses supports à cesser l'agression armée et l'intervention militaire sur les cinq continents.

Pour cela :

- 1) Nous considérons que les actuelles "lutttes de libération" des peuples et particulièrement les lutttes révolutionnaires des guérillas en Amérique latine, des Noirs aux U.S.A., ont provoqué une prise de conscience et fait réagir, contre la ligne réformiste, tous les authentiques révolutionnaires des divers courants idéologiques qui se réclament de la révolution. C'est-à-dire ceux qui, finalement, ont compris que la seule voie possible, digne et sûre, pour faire reculer l'impérialisme et ses valets et s'ouvrir à la révolution, est la lutte armée contre les forces de répression fascistes dans le monde : principaux soutiens de la société capitaliste et de l'impérialisme.
- 2) Nous considérons que les graves divergences et divisions existant entre les différents révolutionnaires (dans chaque pays et dans le monde) sont le résultat de l'absurde et négatif sectarisme idéologique avec lequel, jusqu'à maintenant, on a exposé et appliqué les diverses idéologies révolutionnaires. Cela entraînant en plus la division du prolétariat international et facilitant la croissante dépolitisation des masses populaires. Celles-ci ne peuvent pas logiquement se sentir attirées par la pratique révolutionnaire devant l'accumulation de tant de contradictions et d'affrontements, résultat de l'anti-révolutionnarisme dogmatique et doctrinal, avec lequel, depuis ses origines, se sont combattues entre elles toutes les idéologies révolutionnaires.
- 3) Nous considérons que, comme l'affirment tous les noyaux de guérilleros d'Amérique latine et leurs déclarations les plus significatives, "la révolution n'est le patrimoine d'aucun parti, mais des révolutionnaires qui se décident à lutter pour elle, les armes à la main". Que la lutte contre l'oppression et pour la liberté des peuples, théoriquement et historiquement, correspond et est assumée par les hommes et les classes qui souffrent de cette oppression, et qui se décident, en conséquence, à les combattre. Les partis et les idéologies sont uniquement des instruments tactiques transitoires et d'interprétation de cette lutte. Et ceux-ci doivent être pour le moins soumis à elle qui est l'essence véritable de l'histoire sociale. Pour faire en sorte que la révolution soit son objectif.
- 4) Nous considérons que la "solidarité révolutionnaire internationale" ne sera uniquement effective qu'entre ces mouvements qui ne maintien-

ment aucun contact ou compromissions avec l'impérialisme, ni ne soutiennent la politique de "coexistence pacifique" entre les différents états. Celle-ci ne sert en effet uniquement à l'impérialisme que pour accomplir impunément ses massacres et ses exploitations. Et qui sert seulement à donner une réponse conséquente à ses interventions militaires pour étouffer les luttes de libération et les actes révolutionnaires dans le monde entier.

5) Nous considérons que le véritable objectif révolutionnaire est l'obtention de la liberté pour tous les peuples et, pour chaque peuple, la liberté pour tous les individus sans exception. Et que ni le capitalisme d'Etat ni le privé ne peuvent conduire à l'émancipation de l'homme et à l'établissement d'une authentique société libre, ni par les moyens de l'évolution graduelle et la libéralisation. Etant donné que, fondamentalement, autant sur le plan économique que politique, ils sont l'aliénation de l'homme. Car le premier prétend en finir avec l'exploitation en supprimant la liberté et le second prétend autoriser la liberté en maintenant l'exploitation de l'homme par l'homme. Supprimer l'exploitation et donner la liberté sont les deux aspirations complémentaires et inséparables de tout authentique révolutionnaire.

6) Nous considérons que tous les révolutionnaires, qui désirent véritablement le triomphe de la révolution, doivent et peuvent déjà admettre la nécessité d'une inévitable replanification idéologique qui résoudra beaucoup plus efficacement le problème de la liberté et de la justice sociale. En d'autres mots : moyens et buts, tactiques et objectifs, stratégie révolutionnaire et éthique de la révolution. Pour en finir avec les divisions néfastes et les antagonismes doctrinaux qui ont empêché jusqu'à maintenant l'union de tous les révolutionnaires contre leurs ennemis communs. L'important est qu'à présent ils reconnaissent leurs véritables ennemis dans l'impérialisme agresseur et le capitalisme exploiteur, dans toutes leurs variantes classiques et modernes. Que, face à eux, les révolutionnaires doivent unir leurs forces ou, au moins, se prêter une solidarité effective et révolutionnaire. Nationalement et internationalement : en empêchant ainsi que leurs ennemis ne tirent profit de leurs éternelles contradictions et divisions.

7) Nous considérons que le moment est venu de laisser de côté les divergences idéologiques et les sectarismes et que tous les mouvements révolutionnaires s'unissent et coordonnent leurs efforts à travers un vaste mouvement de solidarité internationale, pour répondre à l'agression impérialiste et aux crimes dictatoriaux ; pour soutenir les droits et les luttes révolutionnaires des peuples et assurer la marche vers la révolution.

Pour cela, il serait nécessaire de cesser les diatribes et reléguer les sectarismes ; montrer par la pratique d'une série d'actions que cette solidarité révolutionnaire est concrète :

- A travers une campagne internationale de boycott des produits yankee ;
- A travers des actes de propagande et de solidarité en faveur de tous les peuples qui luttent contre le fascisme et l'impérialisme ;
- Au moyen d'actions violentes contre les corps diplomatiques et militaires de l'Impérialisme et des Dictatures.

REVOLUTIONNAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS POUR RENDRE EFFECTIVE
LA SOLIDARITE REVOLUTIONNAIRE INTERNATIONALE ET EMPECHER L'EXTERMINA-
TION DE CEUX QUI, DANS TOUTES LES PARTIES DU MONDE, LUTTENT POUR LA
REVOLUTION !

VIVE LA SOLIDARITE REVOLUTIONNAIRE INTERNATIONALE !

Le groupe "Premier Mai", F.I.J.L.

LETTRE DU CAMARADE SYLVAIN du G.A.R.A. "SYLVAIN MARECHAL" de NICE
(Membre de l'Hydre)

A tous les camarades de l'Hydre,

Juillet 67

Je vous remercie de tout coeur pour le soutien tant moral que matériel
que vous m'avez manifesté, dans un beau geste de solidarité adéquat aux
idées que nous avons embrassées. Vos visites, lettres, envois de livres,
d'écus qui ont dû vous priver m'ont puissamment aidé à sortir des an-
goisses dans lesquelles j'étais plongé depuis fin mars.

Le repos forcé m'a permis de faire ce que je me promettais depuis long-
temps, mais que le labeur professionnel et les exigences du militan-
tisme m'interdisaient bien cruellement : un petit plongeon bénéfique dans
le bain de l'étude de nos maîtres. Aussi, grace aux prêts livresques de
Niçois, d'Avignonnais, etc..., j'ai pu redécouvrir quelques lumières aux
sources mêmes de nos doctrines.

On a lu : "Qu'est-ce que la propriété ?" , "Oeuvres" de Bakounine, "Le
Manifeste des Egaux", Netlau, Santillan, Tolstoï, Faure, pour les com-
munistes, ou bien toute la gamme des individualistes... puis on les a
bien rangés dans l'ordre impeccable de la bibliothèque, ou au fond d'une
caisse-malle, selon le cas de nos "fortunes" respectives. Et l'on croit
désormais avoir tout assimilé de l'héritage de nos anciens !

En relisant les précurseurs, revenant même plusieurs fois, si nécessai-
re, sur une page qui me paraissait depuis longtemps obscure, j'ai mis
le doigt sur des précisions qui m'avaient toujours échappées, sur des
morceaux d'éthique premièrement incompris, mal digérés, qui m'avaient
depuis des ans laissé insatisfait, mécontent, frustré du lait socialis-
te, cependant si nécessaire à ma survie dans ce monde incohérent que
nous voulons adapter à nos appétits révolutionnaires.

J'avais entrepris là de vous communiquer le petit fruit de mes simples
réflexions, sans savoir exactement ce que j'allais vous dire, mais dé-
sireux (pourquoi cet esprit de justification, aufait ?) de vous prouver
la bonne germination des graines régénératrices que vous avez versées
dans mon coeur tout au long de ma récente défaillance. Et puis, tout à
coup, sans bien le vouloir, suivant le fil indépendant de l'idée, je

pose une phrase qui me demande d'être expliquée. Pourquoi ai-je dit que "nous voulons adapter le monde à nos appétits révolutionnaires" ? Et ai-je bien le droit de dire "nous" ? Incertain, je reviens au "je", même si je connais bien les sentiments de nombre d'amis. Il ne m'appartient pas, en effet, de les étendre à toutes les cellules de l'Hydre, étant donné que je ne les connais point encore toutes, ces chères particules du monstre !

Donc, mes camarades, puisque nous n'avons plus de papes inspirés par en-haut pour nous édifier idéologiquement, il va bien falloir renoncer enfin à la facilité des credos habituels qui épuisaient nos géniaux "hommes de lettres", et trouver, si nous en sommes capables, les solutions philosophiques pratiques parmi nous, en nous-mêmes, dans nos groupes, dans le corps hideux de l'Hydre. Il m'est décidément sympathique, ce monstre : j'ai toujours été attiré par ce qui horrifie l'humanité sereine, à savoir : les sales nègres, ceux qu'on cache derrière les barreaux pénitentiaires, les bidonvilles, l'âme meurtrie des pensionnaires de bordel, la crasse des zones faubouriennes, la plainte lugubre qui monte des 50 Espagnes, etc...

Ceci dit, compagnons, comment allons-nous procéder pour trouver nos forces dans l'Hydre ?

Suggestion : nous sommes peu nombreux, il me paraît donc aisé de "faire connaissance". Je procéderai en deux temps : a) Vous disant qui je suis et ce que je veux puisque j'ouvre le dialogue ; b) je demanderais à mes cellules soeurs de l'Hydre de bien vouloir se définir également comme chacun l'entendra. Est-ce que ça vous convient ?

Ecoeuré par l'hypocrisie rencontrée dans les milieux religieux de mon enfance, adulte, je m'affirmais athée et l'étude des Encyclopédistes m'amena à un intérêt que nous englobons sous le nom général de marxisme. Karl Marx et son ami Engels s'ingénierent à fixer une doctrine "scientifico-sociale" : le Marxisme. Laquelle doctrine avec ses proposants de méthode "historique" permit l'ouverture d'une plateforme politico-philosophique d'où des théoriciens socialistes célèbres édifièrent (à coup de culot, de décrets, de fusillages, de discours écrits et parlés, de colonisations engourdissant l'esprit de peuples) l'Etat russe contemporain, improprement appelé U.R.S.S. (voir mon modeste article dans les "Combat Syndicaliste" de Janvier 1967 : "Réponse à Félix Guoin"). Et puis tout le reste naissant de l'implantation de ce nouvel Etat : PC, nationaux, déviations trotskystes, stalinisme, marxisme, etc...

Fus-je un adepte convaincu du marxisme ? Non. Ingénument j'y cherchai remède à la profonde insatisfaction dans laquelle me plongeait la structure politico-économique de la société capitaliste où je "vivais". Or que découvris-je dans ce que nous appelons généralement le "communisme autoritaire" ou le capitalisme d'Etat ? Contrainte constante de l'individu. Déçu par l'Etat bolchévique, je fixais un instant mes espoirs dans le castrisme, le F.L.N. algérien ... pour vite y constater le même mépris de la liberté, la même absence du Socialisme dont je rêvais.

Néanmoins je demeurais quelques dix années dans la gravitation des mi-

lieux marxistes ou influencés par les bolchévistes : P.C., J.C.F., C.G.T.

J'ignorais l'existence de la sainte F.A., de l'U.G.A.C., de la curieuse A.O.A., du grand Lecoq (ami de l'abbé Pierre) et de ce qu'il reste de la C.N.T. Où vouliez-vous que j'aille ? Au P.S.U. ? J'essayais un temps, en fus vite guéri. Puis j'étais mal vu par mes camarades marxistes : je m'inquiétais trop sur tout : procès de Moscou, Katyn, le Stalinisme, "Il faut savoir terminer une grève, retrousser vos manches".

La dictature du prolétariat me paraissait suspecte dans son sujet. J'aimais mieux une bonne dictature, bien chrétienne, fasciste et aisément haïssable : celles de Franco ou de Salazar, par exemple, ou le nazisme. C'est net, c'est anti-prolétarien, arriéré, réactionnaire et tout. Ça peut se combattre sans qu'on se sente inquiet. Mais allez soupçonner la "dictature du peuple" souverain, celle de tous sur chacun, camarades ! Ça n'est pas possible, surtout quand on n'a pas étudié Cronstadt, l'Espagne 36-39, ni lu Voline et tous les autres. Simplement, je me sentais mal à l'aise ; on le sentait et on ne m'aimait plus.

Vers fin 62 j'ai connu un Espagnol quelque peu anarcho-syndicaliste. Il était inscrit à la C.G.T., admirait Largo Caballero. Enfin, néanmoins me dégrossit-il le terrain et il eut le mérite de nous présenter à de bizarres individus qui n'admiraient ni Caballero, ni Lénine et détestaient la dictature du prolétariat. C'était des anarchistes.

Exactement la bouture, le noyau initial de ce qui devint, un peu plus tard, un morceau de l'Hydre (après quelques années d'incubation larvée au sein de la F.A.F.) : le groupe Sacco et Vanzetti de Metz-Thionville.

Au bout de quelques semaines ma compagne et moi-même adhérons à la F.A. Dès lors notre histoire militante se greffa sur celle de notre groupe, avec toutes sortes d'expériences parfois heureuses, souvent trop peu réfléchies, toujours tatonnantes mais dans l'ensemble enrichissantes et pleines d'heureux souvenirs.

Nous avons cru en tout et avons tout essayé : le tolstoïsme, l'anarcho-syndicalisme, l'individualisme anarchiste, les "reprises" (individuelles et collectives), le bulletin libertaire local, le groupement par affinités ou par secteur géographique, l'entrisme dans les formations qui nous paraissaient réceptives, etc...

En Lorraine, au cours de voyages-éclaircs à Paris, dans l'Ouest, le Val de Loire, à l'étranger, j'ai connu des moments d'intense fraternité auprès des compagnons ou compagnes de TOUT le mouvement, des heurts idéologiques aussi, parfois. Puis on s'est rodé aux chicanes des congrès, des "chapelles".

L'étude de nos prédécesseurs m'a fortifié, par exemple :
- un article de Fédérica MONTSENY (pardon dans ce cas pour "prédécesseurs", chère Fédérica !), dans je ne sais plus lequel de nos journaux, où elle écrivait : "Il ne faut pas être désolé de se compter un petit nombre ; après tout dans les années 10-20, des localités comme Gerona,

Tarasse, etc... en pleine Catalogne, ne comptaient que quelques 8 ou 10 anarchistes ; on sait combien ils furent dix ou vingt ans plus tard". Ceci me redonna un espoir momentanément défaillant ; des paroles dans le même sens d'Aristide Lapeyre, puis tout récemment d'un copain niçois : "On est au creux de la vague, vieux, mais ça remontera".

Cela c'était pour le domaine de notre "isolement au sein de la masse populaire indifférente". Maintenant en ce qui concerne le moyen d'y remédier, d'essayer en tout cas, les paroles de Nettlau (un peu reprises par les contemporains Fayolle, Marzocchi, puis d'autres) : "Ce qui accuse l'isolement des anarchistes, c'est leur manque certain d'organisation". J'en fis une certitude, j'en reste toujours convaincu. Prenons la France, puisque c'est là le canton de chasse où se trouve précisément l'ancre de l'Hydre. Il y existe le potentiel-départ nécessaire à l'éclosion d'un beau mouvement. Au moins 10.000 libertaires y sont fichés par la police de M. De Gaulle. Des anarchistes y possèdent (au sens juridico-bourgeois) des locaux (rue Ste Marthe, Tour d'Auvergne, Rue Ternaux, passage Ramey). Ils sont "locataires" dans d'autres : certaines Bourses du Travail en province. On trouve des embryons de collectivités : la communauté des ébénistes à Niort (115 travailleurs), pas tous anars, mais tous Proudhoniens. Des journaux, des bulletins (TROP !). Une grande richesse philosophique dans la diversité des moyens qui pourrait permettre une percée "politique" dans pas mal d'esprits ouverts et insatisfaits si, au moins, tout ce potentiel connaissait quelque coordination. Et c'est là que pêche l'animal : il n'y a pas de coordination parce qu'il n'y a pas de cohésion. Et avec tout ce que nous connaissons de sociologie à nous autres réunis, nous constituons un beau troupeau d'onagres savants, isolé dans un désert inutile et ne servant en rien une société martyrisée, que nous clamons vouloir libérer, ne serait-ce que pour nous libérer nous-mêmes, car il me semble que les paroles de Bakounine restent irréfutables au moins pour un anarchiste : "Ma liberté est fonction de celle de tous les autres".

Voilà quelle était en gros la position de l'ensemble des libertaires niçois un peu avant les événements de la mi-juin 67. Et résumée dans une circulaire au mouvement national sur le projet du congrès de Car-rare. On sait en quelle pantomime tout cela a fini.

Personne ne niera que d'octobre 66 à avril-mai 67 (dernières "flambées"), on fit ici du bon boulot : des groupes d'études se formaient ou se développaient attirant surtout des jeunes ; un groupe d'action, le G.A.R.A. "Sylvain Maréchal", se chargeait de propagande de rue et servait aussi de "soufflet". Puis les "affaires" ont tout gâché : affaire du C.D.L. et diverses affaires locales et régionales du littoral méditerranéen. En même temps le G.A.R.A., les J.L. étaient frappés par l'action (concertée ?) des flics, des marxistes et de l'extrême-droite. Tout le mouvement local en prit plus ou moins et, au fond, mal soudé, il s'est remarquablement éparpillé. Tout est à refaire.

Ma position d'anarchiste-communiste est, je crois, de tout détruire avant que d'édifier, tout comme Bakounine et Maréchal. D'ailleurs selon Bakounine : "L'action destructive n'est-elle pas en même temps une action constructive" ?

Bolivie, élevage en Argentine, fer, café et sucre au Brésil, canne à sucre à Cuba, pétrole au Vénézuéla, etc...), on comprend que pour se développer d'une manière indépendante, ces pays auraient besoin de transformer leurs uniques richesses en machines et outillages pour l'établissement d'usines et d'industries propres. Or, malgré la foi la plus sincère d'une nation en elle-même (et en Dieu !), ni la viande, ni l'étain, ni le pétrole ne se transforment en usines industrielles par le fait de la génération spontanée. On ne crée pas des machines industrielles avec du néant. Quand on n'a pas la force de les fabriquer, on les achète aux pays qui les produisent. Acheter veut dire payer ; et avec quoi ces pays peuvent-ils payer, si ce n'est avec leur étain, leur viande ou leur pétrole ? Ils se retrouvent donc ainsi, au bout de quelques années, dans le marché mondial à revendre leurs produits aux prix que fixent les puissances "vendeuses" de machines et donc à accepter, sur leur territoire l'implantation de capitaux étrangers, genre "Aide aux pays sous-développés". Et on est à nouveau en pleine soumission à l'Impérialisme mondial. A la rigueur une "libération nationale" peut amener le pays sous-développé à changer son ancien pays exploiteur par un autre ! C'est ainsi que la "libération cubaine" n'a été que le changement de l'impérialisme américain par le russe ; la "libération" de l'Egypte : changement de l'impérialisme anglais par le russe ; la "libération" du Vietnam : le changement de l'impérialisme français par l'américain ; la "libération" de l'Argentine par Peron : le changement de l'oppression anglaise par l'américaine, etc... C'est ainsi aussi que la France n'a jamais maintenu de relations économiques aussi fructueuses avec l'Algérie que maintenant, après la "Libération Nationale Algérienne".

La "libération nationale" est donc aujourd'hui une UTOPIE amplement démontrée par l'histoire, à moins que l'on considère la libération comme le changement du "fouet britannique" par la "botte yankee", ou l'oncle Sam par les tontons de Moscou, ou vice-versa. A qui dira que la Chine reste quand même un exemple de réussite de libération nationale, nous dirons qu'il a raison. Mais nous le défions de trouver actuellement un seul pays sous-développé qui réunisse les conditions exceptionnelles que la Chine réunissait après la 2^e guerre mondiale, à savoir un des territoires les plus étendus et riches du monde, la force de travail de 600 millions de paires de bras nécessaires pour procéder, à coup de pioche, par une exploitation forcenée, à l'établissement d'une industrie plus ou moins indépendante. L'exemple de la Chine n'est qu'une exception qu'il serait peu réaliste et, en l'occurrence, stupide de généraliser. Et même, puisqu'il y a des couches sociales dans les pays sous-développés qui y "croient" ; si la Libération Nationale était possible, la lutte qu'elle implique contre une puissance impérialiste, et pour l'établissement d'une économie nationale prospère, cette lutte a-t-elle quelque chose de révolutionnaire ?

Dire qu'une lutte est révolutionnaire, c'est dire qu'elle porte à la destruction de l'ordre actuel et à l'établissement du Socialisme dans le monde. Evidemment, l'instauration d'un CAPITALISME NATIONAL AUTOCHTONE, à la place d'un CAPITALISME CONTRÔLE DE L'EXTERIEUR, n'est pas la réalisation de la société sans classes ; au contraire, c'est le renforcement de l'exploitation, car il s'agit alors de faire travailler "dur"

la classe ouvrière pour construire "la nouvelle nation indépendante". Mais on dit, en général, que c'est une "ETAPE" nécessaire ; que pour faire une révolution ouvrière, il faut d'abord qu'il y ait des ouvriers et que, par conséquent, le développement du capitalisme, dans ces pays, est un pas vers la révolution.

Premièrement, il est totalement faux de dire qu'il n'y a pas "suffisamment" d'ouvriers en Amérique latine. Le premier cadeau que nous ont fait les pays capitalistes développés, a été le capitalisme et aussi bien les mineurs boliviens, que les ouvriers du pétrole vénézuélien, que les éleveurs argentins sont exploités selon des normes et dans un marché capitalistes. De plus, l'exportation de capitaux étrangers dans ces pays ne l'a été que pour l'établissement d'industries qui broient les masses ouvrières de la même manière que les masses d'Europe, de Russie ou des U.S.A.

Deuxièmement, le capitalisme a démontré sa fin historique avec la première guerre mondiale et, depuis 50 ans, le socialisme est à l'ordre du jour dans le monde entier. Or, au Vénézuéla, comme en Europe, comme au Vietnam, nous sommes en 1967 et non, comme on voudrait le croire, au XIX^e siècle dans le Tiers-Monde et au XX^e siècle ailleurs. Le capitalisme se pourrait en nous menant vers la III^e guerre mondiale et peut-être à la destruction du monde. Le dilemme actuel est : Socialisme ou III^e guerre. Parler d'étapes ou de luttes "anti-colonialistes" comme luttes révolutionnaires, de nos jours, c'est cacher la seule lutte révolutionnaire possible : la lutte pour le socialisme dans le monde entier. C'est faire dévier le problème et, par là, faire le jeu du capitalisme. Ce n'est plus une erreur, c'est un crime !

II) Luttes de GUERILLAS.--

Une autre idée chère à Nerslau, dans son écrit, est celle de la lutte de guérillas. Il déclare que "les révolutions du type de 1871 ou, à plus forte raison, de 1917, sont vieilles et utopiques", aujourd'hui, surtout dans les pays du Tiers-Monde. Et il leur préfère la stratégie des Guévarra et Castro, celle des guérillas.

Pour justifier son choix, Nerslau part d'une idée fondamentalement fausse : celle qui consiste à croire que les guérillas sont des luttes de masses. Nerslau doit avoir une étrange idée de l'Amérique latine, avec des villes désertes, des champs vides et des montagnes ou forêts pleines de masses travailleuses qui luttent, un fusil à la main, les enfants dans l'autre, et, au dos, le lunch pour le repas à venir. Ou alors il voit les villes peuplées d'enfants et de femmes seulement, car les masses (masculines, on suppose) sont à la "guerre révolutionnaire". Les usines, elles, travaillent toutes seules. Non, malheureusement, le tableau n'est pas aussi exotique. Les usines sont pleines d'ouvriers ; les rues sont pleines de voitures et de flics ; les bidonvilles sont pleins de femmes et d'enfants ; les champs sont pleins de paysans et d'ouvriers agricoles. Quand ces masses travailleuses lutteront pour leur intérêt, elles lutteront dans leurs usines, dans leurs rues, dans leurs champs. La lutte révolutionnaire est, d'abord et avant tout, une lutte de masse pour la prise de tout ce qui a été organe d'exploitation et elle se déroule là où on a été exploité. Non pas dans les forêts vierges où l'homme n'a jamais mis pied.

Ceux qui composent les "commandos" des guérillas sont ceux qui peuvent abandonner le lieu où ils vivent habituellement parce qu'ils ne travaillent pas; et parce qu'ils n'ont pas de famille à nourrir; ce sont, en général, des étudiants conscients du retard de leur capitalisme national et désireux d'établir un système de capitalisme d'Etat (genre Cuba), où la plus-value, extirpée aux ouvriers, n'est plus distribuée selon le capital qu'on a hérité de papa, mais selon la fonction qu'on a dans "le Parti". Il y a aussi des jeunes des quartiers pauvres des villes (ce sont les plus rares) qui partent trompés par l'idée d'une lutte contre le gouvernement, contre ce qui existe, mais sans savoir dire exactement POURQUOI, à l'exception des mots éternels de "grandeur de la Patrie", de "Bolivar", etc... Les guérillas, par leur forme, se donnent comme but de "faire la révolution à la place des masses travailleuses". Et ça ne peut pas être autrement, non pas parce que, comme ils le disent, les masses sont trop inconscientes, mais parce que la "Révolution", dont ils parlent, n'a rien à voir avec les intérêts des classes travailleuses. Changer les patrons vénézuéliens ou boliviens (vendus aux Américains) par une bureaucratie (vendue aux Russes) n'est pas un but pour celui qui, malgré cela, reste exploité. Et ceux qui continuent à croire en cette lutte ne peuvent vivre que dans les Parlements, les Universités ou les forêts vierges.

Les ouvriers révolutionnaires voient dans les Guevarra, les Castro ou les Debray, non pas des "idéalistes qui se trompent", mais les plus purs représentants du Capitalisme d'Etat, du Stalinisme et par là les pire ennemis de la classe ouvrière mondiale. Leur romantisme présent ne peut pas plus sensibiliser les ouvriers que celui des Bétancourt et Léoni (actuel président du Vénézuéla) alors qu'ils luttèrent contre "la dictature militaire" de Pérez Jimenez. Les clandestins d'hier détiennent, aujourd'hui, les usines, les prisons et les cellules de torture. On connaît trop les tortures, l'exploitation et l'oppression des régimes style Castro (ou Russie) pour que les "Libérations Nationales" aient une répercussion réelle dans les masses.

III) EXPORTER LES MILITANTS!-

Une autre idée obsède Nerslau : celle de "s'exporter" en Amérique latine. Et pour cela il s'étend, pendant des pages, pour expliquer comment parler aux gens de là-bas et les "convaincre". Son idée "d'exporter des révolutionnaires" peut être l'idée d'un intellectuel qui rêve de bagarres, d'aventures (genre Debray), mais n'a rien à voir avec une conception révolutionnaire de ce qu'est la destruction d'une société pour la construction d'un monde meilleur. Le problème de la révolution est un problème de conscience et d'auto-organisation de la classe ouvrière, et n'a rien à voir avec l'idée de groupes d'intellectuels qui sautent d'un pays à l'autre pour prêcher la Bonne Nouvelle. Et c'est avoir du courage que d'essayer de prendre Lénine pour se justifier !

Les problèmes des classes travailleuses d'Amérique latine sont les mêmes que ceux des travailleurs européens, russes, chinois ou américains. Et nous les résoudrons de la même manière : par la lutte de masses pour la

réalisation de la Révolution Socialiste mondiale. La future révolution, dans tous les pays, sera bien du style de celles de 1871 et 1917.

Ce que nous, révolutionnaires d'Amérique latine, vous demandons, ce n'est pas de nous exporter des "révolutionnaires" ni des appuis aux forces du Stalinisme, mais d'abattre le Capitalisme chez vous.

Aucun socialisme ne peut se bâtir à l'échelle d'une nation, à fortiori dans un pays sous-développé. La révolution prolétaire en Amérique latine, comme dans tout le Tiers-Monde, ne dépendra pas de vos mots de solidarité, mais de la destruction du capitalisme et de l'établissement du socialisme dans vos pays.

Chaleureusement!

VICTOR!

A PROPOS DU CAMPING D'ITALIE ...
=====

A la demande de notre chère Hélène, nous reproduisons ci-dessous (après traduction) un document de nos camarades "Jeunes Libertaires" de Milan, organisateurs du camping de cet été.

Chers copains,

Milan.

Nous présentons ci-dessous le compte-rendu financier du CAMPING qui fait apparaître un déficit non liquidé à ce jour!
D'après notre tableau vous avez dû déjà apprendre les causes de notre déficit. Jugez vous-même!
Fraternels saluts.

Jeunesses libertaires de Milan.
=====

Compte-rendu financier du camping international des Jeunesses Libertaires!

	: ENTREES	: SORTIES	:
- SOUSCRIPTIONS	: 122.000	: :	:
- QUOTE-PART DES COPAINS (remboursement amende)	: 102.300	: :	:
- DEPENSES GENERALES :	:	:	:
- Location	:	: 100.000	:
- Achats matériels divers	:	: 280.600	:
- Impôts	:	: 14.300	:
- Voyages du comité	:	: 30.800	:
- Correspondance et circulaires	:	: 11.800	:
- Aide aux copains emprisonnés	:	: 08.350	:
	: 224.300	: 525.850	:

DEFICIT : 301.550 Lires

DEFICIT à rembourser, à régler :

- Restant dû au propriétaire du terrain	21.000
- Prêt de U.D.	249.550
- " P.P.	12.000
- " G.B.	4.000
- " A.R.	<u>15.000</u>

301.550 Lires

=====

Pour le comité "CAMPING", signé : illisible.

Pour l'envoi de fonds :

Gioventu Libertaria
Piozzale Lugano N° 31
20158 MILANO

Le M.A.R.A.T. prévoyant (on est optimiste ou on ne l'est pas !) un afflux de textes en réponse au "mémoire" de Nerslau (voir bulletin N° 2) de la part des camarades de la "Liaison", demande à ceux-ci, autant que possible, de bien vouloir lui envoyer ces "textes" tapés sur stencils. Merci. Pour notre part, notre réponse à ce "mémoire" paraîtra dans le prochain numéro qui devrait "sortir" fin novembre.

Des camarades nous ont demandé des précisions, des indications au sujet de la "rencontre de Noël" : ils trouveront dans ce bulletin, en hors-texte, toutes les réponses à leurs questions.

Dans le cadre des travaux entrepris par le groupe de NANTERRE sur les "minorités révolutionnaires", nous publions un texte (le nôtre est en préparation) d'une de nos camarades de Toulouse. Ce texte étant, dans sa forme, moins "schématique" que ceux des camarades de NANTERRE, nous avons cru bon de le passer directement dans le bulletin. D'autant qu'il émane d'une "Internationale" et qu'il apporte des éléments nouveaux dans le débat, dans la discussion.

°+°+°+°+°+°+°+°+°+°+°+°

LES MINORITES REVOLUTIONNAIRES ...!

=====

Nous traversons une des plus grandes périodes de réaction que l'histoire n'ait connue.

Les défaites des révolutions russes, allemandes, chinoises, espagnoles, hongroises ; le rôle contre-révolutionnaire des P.C. - agents de la bureaucratie du Kremlin - et enfin les conséquences de la 2° guerre mondiale qui ont redonné du souffle au capitalisme mondial, en refaisant marcher son économie, ont entraîné le prolétariat dans une démoralisation et une inertie telles que nous en subissons encore les conséquences.

L'inertie du prolétariat, sa soumission à l'idéologie bourgeoise, sa non-existence en tant que force politique entraînent l'absence de partis révolutionnaires, car ceux-ci ne peuvent surgir que des masses conscientes elles-mêmes, en tant qu'organe de lutte. C'est pour cette raison qu'il n'existe (et qu'on ne peut parler à l'heure actuelle) que des "minorités révolutionnaires".

Les périodes de réaction, de recul du prolétariat balayaient, dans leur régression, toutes les organisations révolutionnaires qui se seraient constituées en période de crise, et les précipitent dans le terrain de la bourgeoisie ou les laissent périr de mort naturelle n'ayant plus aucune raison d'exister. Par ce fait, les quelques éléments conscients qui restent se trouvent isolés du prolétariat et ne continuent d'exister que sous forme de minorités. Celles-ci sont donc des expressions du prolétariat en défaite, dont seuls quelques éléments restent "vivants".

D'autre part, si ces minorités sont elles-mêmes très divisées, si elles ne forment pas un bloc mais des dizaines de groupuscules, souvent avec des divergences très légères, c'est encore dû aux circonstances mondiales actuelles. La lutte de classes n'existant plus sur un plan pratique réel, le prolétariat étant complètement soumis, les groupes révolutionnaires se voient obligés de travailler surtout sur un plan purement théorique, et, dans un plan abstrait, la moindre divergence devient une cause de scission.

Les minorités révolutionnaires représentent aussi les liens avec les expériences passées : leur rôle est de préparer la révolution future. Cela ne peut se faire sans avoir élaboré, comme point de départ, une analyse approfondie de la situation mondiale actuelle, sans avoir fait une étude sérieuse du capitalisme actuel en dégénérescence et des nouveaux phénomènes économiques surgis après la 2^e guerre mondiale (le capitalisme d'Etat, entre autres). Il faut avoir une idée claire de la société dans laquelle on vit pour être capable de la transformer.

Pour que ce travail théorique ait un sens, il doit être directement lié à la réalité, aux problèmes nouveaux qui surgissent chaque jour. Notre tâche est de savoir répondre à ces problèmes nouveaux sans jamais perdre de vue le but final ; ne pas tomber dans l'activisme qui est un produit de la non-compréhension de la situation actuelle, et qui, absorbant des forces dans une voie inutile, nous fait quitter le terrain de la classe, ne donnant qu'une vue partielle du monde.

Le rôle principal des révolutionnaires à notre époque est d'élever le niveau de conscience du prolétariat. Cela ne peut se faire que par une politique claire et en commençant par une dénonciation sans merci de tous les mouvements ou partis qui se disent les représentants de la classe ouvrière, mais qui ne sont, en fait, que ses bourreaux et qui ne font que le traîner de défaites en défaites.

Notre rôle n'est pas de faire des pactes avec des fractions de la bourgeoisie mais de les combattre. Notre place est chez les ouvriers eux-mêmes ; c'est pourquoi nous devons être toujours présents et participer aux côtés

des ouvriers à toutes leurs luttes (grèves, manifestations) en essayant de les "pousser" toujours plus loin, en les appelant à dépasser leurs syndicats et en dénonçant ceux-ci - qui ne sont en réalité que les meilleurs organes de la bourgeoisie pour tenir en main le prolétariat. Il faut dénoncer de même tous les mouvements d'aspect révolutionnaire (guérillas ou luttes raciales) qui restent dans le terrain de la bourgeoisie et qui canalisent souvent les forces les plus combattives du prolétariat (ou même de la paysannerie) dans des luttes fausses et les appeler à se battre sur un terrain de classe (seule lutte apportant une solution à leurs problèmes qui ne sont que les produits de la société divisée en classes). Et nous devons les dénoncer avec d'autant plus de vigueur qu'une nouvelle entrée en lutte du prolétariat n'est envisageable que dans la mesure où il sera débarrassé de toutes ces mystifications qui freinent son action.

Les minorités révolutionnaires ne sont en ce moment que de petites flammes en veilleuse. Elles deviendront le bûcher où brûlera le capitalisme. Celui-ci s'approche à grands pas d'une crise qui nous mènera vers une 3^e guerre mondiale et à la destruction de la planète, si le prolétariat ne réagit pas avant. Nous allons assister à toute une série de crises (chômage, baisses des salaires) qui entraîneront des vagues de grèves et l'entrée en lutte du prolétariat. Ces mouvements ne pourront être victorieux que dans la mesure où les ouvriers se débarrasseront de leurs "chefs" contre-révolutionnaires et se décideront à aller de l'avant par eux-mêmes. C'est alors que les minorités révolutionnaires d'à présent seront appelées à accomplir leur mission historique : celle de guider, d'encadrer la lutte, d'élever la conscience des ouvriers en leur transmettant (et en mettant en pratique) les enseignements tirés des expériences et des études passées.

Les minorités d'ailleurs seront appelées à disparaître car, devant le poids des événements et de la réalité, les petites divergences qui avaient de l'importance dans l'abstrait, se verront effacées par le cours tranchant de l'histoire ; elles s'uniront internationalement en un bloc qui formera l'avant-garde consciente du prolétariat, et se constitueront en un parti des prolétaires, c'est-à-dire en un organe de sa lutte.

Pour le moment, nous avons la "chance" d'être en période de réaction, ce qui nous donne encore le temps de nous former et de devenir des militants capables de mener, dans une voie juste, la lutte pour l'affranchissement de l'homme, pour une société sans classe. Cette "chance" ne durera pas longtemps et l'histoire ne nous attendra pas.

MATELLA!

=====
Note du M.A.R.A.T. Il est certain que nous ne sommes absolument pas d'accord avec le point de vue de notre camarade (nous nous en expliquerons dans notre prochaine étude), et la raison principale pour laquelle nous le présentons est qu'il peut faire l'objet "d'agréables" discussions!

INTERVIEW des CAMARADES José PEYRATS et Roque SANTAMARIA

=====

Quelques membres de l'actuel groupe M.A.R.A.T. ont, en novembre 1966, interviewé les camarades Peyrats et Santamaria. Nous pensons que les réponses à nos questions de nos 2 camarades peuvent donner lieu à une discussion positive qui peut s'inscrire dans le cadre de notre travail de recherches théoriques, de définition de l'action révolutionnaire.

Nous considérons le problème espagnol comme primordial (nous sommes tous des internationalistes convaincus, qu'on ne vienne pas nous chercher noise avec les "problèmes particuliers à chaque nation") dans notre travail spécifique de luttes révolutionnaires, aussi bien que dans l'approfondissement de nos connaissances politiques.

En novembre 1966 avait lieu, en Espagne, les élections au Cortès ; Franco et ses acolytes promulguèrent la fameuse loi sur l'émigration, alors que cinq de nos meilleurs camarades étaient arrêtés à Madrid.

Bien qu'une année soit passée et malgré les événements en "trompe l'oeil" qui ont intéressé l'Espagne depuis, les problèmes que soulevaient nos 2 camarades, lors de cette interview, nous semblent encore particulièrement d'actualité.

Peyrats et Santamaria vivent tous deux à Toulouse. Peyrats est l'auteur de nombreux ouvrages traitant de la révolution espagnole de 1936-39 et Santamaria est un ancien secrétaire général de la C.N.T. en exil.

=====

CERTAINS OBSERVATEURS SERIEUX ESTIMENT QUE L'ESPAGNE VIT ACTUELLEMENT UNE PERIODE DITE "PRE-REVOLUTIONNAIRE". QU'EN PENSES-TU ?

PEYRATS.— L'Espagne vit une période pré-révolutionnaire depuis qu'au 18^e siècle se posèrent les problèmes des deux grandes révolutions de l'histoire moderne : la politique et l'industrielle. Cette double révolution ne pouvant se réaliser là-bas, nous voyons se maintenir les vieilles structures féodales. L'Espagne est, par quelques-uns de ses aspects, un pays sous-développé. Tout pays dans ce cas est révolutionnaire en puissance. A côté des contrastes économiques et sociaux, on voit apparaître aujourd'hui le mécontentement du peuple et un certain esprit de révolte dans les minorités qui sont supposées provoquer les grands mouvements. Tous ces symptômes, néanmoins, ne nous donnent pas le droit de prédire un processus rapide de révolution. La révolution est discréditée tout comme la liberté et le socialisme. Ou, pour mieux dire, elle a été discréditée par les aventuriers et les démagogues. En Espagne, toute incitation aux solutions fortes réveille le traumatisme de la guerre civile et toutes ses dramatiques conséquences. La preuve en est que tous les secteurs de l'opposition, et le peuple lui-même, se retrouvent pour rejeter les positions désespérées. Je ne crois pas que cette position réponde à un simple instinct de conservation collectif. Tous ces secteurs ont conscience du fait qu'en cas de crise violente, l'orageux blocus international, qui donna la victoire à Franco, pourrait se répéter.

Il existe aussi une défiance face aux partis politiques et à leurs vieux pantins. Tout le monde a plus ou moins conscience de leur désastreuse gestion politique passée. Ce ressentiment s'étend du prolétariat international aux partis et gouvernements démocrates vu leurs lâchetés et leurs constantes trahisons. Ceux qui poussèrent, en désespoir de cause, le peuple espagnol dans les bras du communisme stalinien, interviendraient sans sourciller aux côtés de Franco si celui-ci était menacé. Le peuple espagnol fut trahi de plusieurs façons et par plusieurs personnes en une guerre qui ne pouvait qu'être perdue puisque ses conséquences étaient irrémédiables. La punition, la répression furent un génocide : l'élimination des meilleurs. Une plaie aussi profonde nécessite plusieurs années avant de se cicatriser. Ce grand traumatisme est ressenti par l'espagnol en tant qu'individu et en tant qu'espèce. En somme, je crois que le peuple espagnol, sauf en cas de conjonctures très spéciales, préférera le chemin long et pénible de la libéralisation plutôt que l'aventure révolutionnaire.

SANTAMARIA. - (1) Plus que les désordres et les activités visibles qui se manifestent en Espagne, et qui mettent en évidence l'existence de germes et de ferments révolutionnaires, c'est la nature même du régime fasciste qui engendre une ligne constante de subversion et de protestation contre la situation créée par l'existence même d'un état de choses absolument négatif. L'échec fracassant du régime, qui s'est avéré incapable de répondre positivement aux problèmes vitaux que pose la vie contemporaine ; les constantes contradictions dans lesquelles le régime se débat et que la démagogie typiquement fasciste ne peut déjà plus cacher ; la prise de conscience d'une jeunesse qui ne fit pas la guerre et qui, malgré tout, a souffert et souffre ses conséquences ; tout cela, et quelques autres raisons que l'on pourrait ajouter, nous conduisent à estimer que, certainement et chaque jour davantage, se forme en Espagne une mentalité révolutionnaire. Cette mentalité trouvera son éclosion naturelle, plus ou moins proche, dans

=====
(1) A cause d'un certain manque d'envie à formuler des opinions de caractère plus ou moins publicitaire - nous disait Santamaria - et assez anxieux quant au déroulement de la vie organique qui m'est particulièrement chère (la vie du mouvement libertaire espagnol), je ne me suis pas trouvé dans les conditions morales adéquates pour répondre à votre sympathique interview. Maintenant non plus, évidemment, puisque "la vie" de ce qui est ma prédilection militante va de mal en pis. L'activité - ou, pour mieux dire, l'inactivité - du M.L.E. est diamétralement opposée à ce qui est sa condition naturelle. La caractéristique de ce mouvement (bien que libertaire) est qu'il ne peut être, d'une façon permanente, combattif et révolutionnaire dans toutes ses manifestations. Et le M.L.E. agit, depuis longtemps déjà, d'une façon simplement conservatrice, par pur immobilisme. Et si bien des aspects posés par votre interview conservent une certaine actualité, nous constatons aujourd'hui que d'autres ont été dépassés par les événements et ne sont plus actuels. Cependant, j'essayerai de répondre, avec la brièveté qui m'est demandée, sauf quand j'estimerai nécessaire de m'attarder et de commenter.

=====
!!!

la mesure où l'action des prétendus révolutionnaires se manifestera.

CROIS-TU QUE LE GOUVERNEMENT FRANQUISTE DESIRE SINCEREMENT UNE "LIBERALISATION" INTERNE ? SI OUI ? DANS QUEL BUT ?

PEYRATS.— Le gouvernement franquiste ne désire pas sincèrement la "libéralisation". Il se voit obligé de jouer cette carte parce que les faits la commandent. Mais Franco a confiance en son habileté de truand. A la fin de la dernière guerre mondiale, le fils spirituel d'Hitler et de Mussolini, constata, avec étonnement, qu'il n'était pas convoqué à Nuremberg. Depuis, il se prend pour un demi-dieu. Il considéra chaque position gagnée dans les organismes internationaux comme des conquêtes. Non comme des concessions. Il y a quelques semaines, il a dit, dans un discours, qu'il avait gagné ses positions internationales en luttant. Sa seule situation un peu grave eut lieu lorsque l'O.N.U. décida du rappel général des ambassadeurs en Espagne. Nous savons tous ce que fut cette comédie de 46. Il y eut aussi une autre situation délicate lorsque la France accorda son indépendance au Maroc. Sans trop d'hésitation, le caudillo décolonisa sa zone du "Rif". Ceux qui auraient pu se soulever, devant ce renoncement à l'ultime lambeau de l'Empire, étaient trop vieux pour jouer aux conspirateurs.

Le peuple et la bourgeoisie furent unanimes pour approuver l'abandon de ce territoire ruineux pour diverses raisons. Franco échappa à cet écueil, laissant stupéfaits ceux qui espéraient un retrait forcé du Rif et qui ferait exploser l'unité monolithique de l'armée espagnole. Non seulement Franco est un truand mais encore un joueur chanceux. Il n'acceptera jamais la libéralisation, conscient du fait que la moindre concession fondamentale de sa part pourrait entraîner, après elle, tout le système dictatorial. De toute façon, et cela a été démontré dans le problème du Rif, en grand stratège, il sait se retirer à temps des alternatives graves. Jusqu'à présent les grandes démocraties occidentales n'ont posé aucun dilemme crucial au franquisme. Nous n'avons donc pas à espérer qu'elles lui en poseront. Ne croyons pas non plus que Franco sera capable de prendre les devants en ce domaine. Les derniers événements politiques de la péninsule démontrent bien clairement les intentions du régime. En tout cas, la vraie libéralisation se trouve liée au degré d'incapacité biologique de la génération militaire, politique, oligarchique et technocratique qui alimente la "croisade".

SANTAMARIA.— Non, le franquisme n'évoluera pas vers un libéralisme effectif. Sa raison d'être se fonde sur ses origines totalitaires et se justifie dans la continuité. Si, par la pression des événements intérieurs ou extérieurs, le franquisme s'ouvre sur des horizons libéraux, ses jours sont comptés. Son prétendu libéralisme est du pur cynisme et n'a pas d'autre but que celui de s'adjoindre les forces de certains complices (?), en état de divorce avec leur propre régime, en leur faisant croire que son évolution vers une soi-disante démocratie est certaine. Les facteurs extérieurs — C.E.E., O.T.A.N. — et d'autres organismes de transaction dits européens — forcent, en quelque sorte, la farce d'évolution qui se déroule actuellement en Espagne. Les facteurs internes, non contents d'essayer de donner des espoirs à ceux qui se détachent

impatiemment de l'idée de dictature comme forme de gouvernement - conséquence naturelle de l'échec ci-dessus mentionné - essayent de freiner les justes ambitions de la nouvelle génération, qui ne se sent ni liée ni responsable, des causes qui motivèrent la guerre et qui eurent pour résultat plus d'un quart de siècle de réaction et d'obscurantisme : la régression dans le sens le plus large du mot.

AU NIVEAU DES GOUVERNEMENTS DES PAYS OPPOSES A L'ENTREE DE L'ESPAGNE DANS LE MARCHÉ COMMUN, NE CROIS-TU PAS QU'ILS POURRAIENT EXERCER UNE PRESSION SUR FRANCO POUR L'OBLIGER A ACCEPTER LA FORMATION DES SYNDICATS "LIBRES" COMME CEUX DE NOS PAYS ?

PEYRATS. - Je ne crois pas que l'entrée de Franco dans le Marché Commun pourra produire un relâchement de la dictature, et moins encore sur le plan syndical. Mais je ne nie pas cette contingence d'une manière absolue. En tout cas, afin d'éviter d'autres désillusions, et faute de moyens plus efficaces de pression, souvenons-nous que l'entrée de Franco à l'ONU était jugée mathématiquement impossible à une certaine époque. Le dictateur, avec l'aide de ses nombreux complices, força le blocus et réussit à s'infiltrer dans une série d'organismes internationaux subalternes. L'impossibilité mathématique s'avéra fautive quand il put s'introduire à l'UNESCO. Etre à l'UNESCO était pratiquement être à l'O.N.U., bien que quelques-uns fissent semblant de ne pas le croire. Une fois cette première étape franchie, le reste devenait un jeu d'enfants. Alors les stratèges jouèrent une autre carte : "Tant pis pour lui - disaient-ils secrètement - ainsi, il sera obligé de danser sur l'air qu'on lui jouera". Tu parles ! on ne peut nier que la situation intérieure ait changé en Espagne. Mais comme on dit là-bas : "Il reste pas mal de corde à tirer". Et si Franco, au lieu de perdre des positions, était entrain de gagner du temps ? La même chose peut être vraie pour le cas de la C.E.E. Franco fait bonne figure pour présenter sa candidature au Marché Commun au titre de simple associé. Une fois la porte de service franchie, il accèdera à la porte principale : ce n'est qu'une question de temps. On trouvera au sein du Marché Commun une formule pour Franco comme on en cherche une pour l'Angleterre. Les travailleurs espagnols devront persévérer dans la tactique qu'ils emploient directement aujourd'hui s'ils veulent reconquérir les vieux privilèges du syndicalisme libre.

SANTAMARIA. - La réponse à cette question est presque incluse dans la précédente, de même que l'idée d'une certaine "liberté" dans tous régimes de type fascisant, qu'ils soient rouges ou bien noirs ; il est certain qu'aucune pression, européenne ou autre, ne modifiera son essence. Il est impossible de concevoir des syndicats "libres", ni n'importe quel autre genre d'activité culturelle ou artistique dans le cadre du régime franquiste. La simple libéralisation, même de caractère conservateur et bourgeois, est absolument incompatible avec l'essence de la tyrannie quelle que soit la forme de cette dernière.

LES DERNIERES ELECTIONS SYNDICALES SONT PEUT-ETRE UN PREMIER TEST, DEPUIS 27 ANS, DE MESURE DU POTENTIEL REVOLUTIONNAIRE DU PEUPLE ESPAGNOL. PEUX-TU NOUS PARLER DE CE POTENTIEL ?

PEYRATS. - Sans déprécier toute action partielle d'usure franquiste, j'estime que la force d'une conquête, quel que soit son genre, dépend d'un changement substantiel - pas nécessairement radical - des structures politiques. Le résultat des dernières élections se mesure à la répression que le gouvernement a déclenché immédiatement après. Mais la conquête de sièges syndicaux par l'opposition, au détriment de la bureaucratie phalangiste, n'implique pas que l'on entende déjà le tocsin de la révolution. A moins de spéculer gratuitement, je ne crois pas, pour le moment, à la transcendence des faits économiques (j'entends transcendance révolutionnaire). Ce qui est urgent pour le prolétariat espagnol, c'est de remédier au déséquilibre établi entre le niveau de vie et le pouvoir d'achat des salaires. Mais on observe que si l'on revendique pour un salaire plus accordé aux besoins, il n'en est pas de même en ce qui concerne la durée scandaleuse de la journée de travail. Le problème de la "double-journée" (qui permet de se procurer les facilités de la vie moderne) est moralement plus important que celui de la conquête des salaires. Il est encore courant que l'ouvrier, après avoir terminé sa journée légale dans une usine, concoure à la production d'un autre centre afin de niveler son budget. Les mineurs d'Almería, après une journée éreintante au fond de la mine, louent leur travail dans les zones de culture avoisinantes. Il ne s'agit pas toujours de niveler le budget afin de palier aux nécessités, luxe et divertissements, auxquels ils ont droit indiscutablement. Mais il nous plairait à tous de voir cette lutte, seulement basée sur les salaires, devenir aussi une lutte contre les interminables journées de travail. Je ne crois pas qu'un travail mieux rétribué empêcherait le processus volontaire d'aliénation. Au contraire, la journée supplémentaire spontanée et popularisée empêche le gouvernement de prendre le problème des salaires au tragique. Il y a tout le problème de la rééducation syndicale à poser. Les traditions morales du syndicalisme classique sont oubliées ou perdues. La meilleure preuve nous en est offerte par ces centaines d'émigrés économiques qui n'ont d'autres ambitions que d'économiser et de s'amuser. Il y a indiscutablement une mystique syndicale qui renaît en Espagne, mais j'estime que cette préoccupation (jaillie dans des couches intellectuelles) n'a pas encore touchée les nouvelles générations de travailleurs.

SANTAMARIA. - Les manifestations électorales, syndicalistes ou autres, ne sont que de simples manoeuvres tendant à tromper uniquement ceux qui acceptent d'être induits en erreur, ou ceux qui, simples d'esprit, s'obstinent à trouver des motifs d'espoir d'après un évolutionnisme équivoque créé seulement pour idiots et autres opportunistes. Pour ceux-là, sans doute, ces manifestations constituent un fait, un frein aux aspirations naturelles pour ceux qui désirent, pour l'Espagne, un régime ouvert vers des chemins de démocratie et de liberté effective.

DEUX GRAVES PROBLEMES SE POSENT AUX HOMMES LIBRES DE NOTRE TEMPS : CELUI DE LA SUCCESSION ET CELUI DES INVESTISSEMENTS CAPITALISTES ETRANGERS. QU'EN DIS-TU ?

PEYRATS. - Le problème des ingérences capitalistes étrangères est une nouvelle forme du colonialisme. Avec l'avantage pour les états in-

terventionnistes que ce nouveau colonialisme est aussi efficace, moins dangeureux et moins impopulaire, que l'Impérialisme. Ce problème est très intéressant et très vaste, mais déborde des limites des problèmes dont nous parlons.

SANTAMARIA. - Certainement, le problème de la succession s'est posé à partir du jour où le franquisme proclama son bulletin final de victoire - avril 1939 - On pourrait ajouter une grande quantité d'hypothèses, en vue d'expliquer le manque de compréhension de ce problème, d'une part du côté des vaincus de la guerre, jusqu'à il y a peu de temps, d'autre part, des autres et de la nouvelle génération. Ni les vainqueurs, ni la nouvelle génération ne se sont occupés de cette question. Il n'y a pas eu d'autres secteurs capables de formuler des idées sérieuses qui affirmaient la substitution du régime comme une nécessité inéluctable, n'ayant pas été à même de rapprocher la crise qui mettrait ces idées en application.

Je crois, sincèrement, que cette incapacité collective, de tous et de chacun du secteur antifranquiste (de caractère libéral ou révolutionnaire), concerne particulièrement le mouvement libertaire. Peut-être que celui-ci, étant l'avant-garde traditionnelle de toute action révolutionnaire, est plus responsable que les autres, de cette carence. Quel que soit le secteur de l'opinion anti-franquiste, on trouve des excuses valables à cette attitude, puisque réellement tous les secteurs anti-franquistes sont conditionnés par des obligations extérieures, qui les forcent à mettre le cas espagnol aux mains des intérêts étrangers. Chacun de ces secteurs se trouvent limités par des directives extérieures comme celles de Rome, Moscou, la Franc-Maçonnerie, l'Impérialisme ou néo-impérialisme qui est d'usage. Ils sont fondamentalement intéressés à ce que la mutation, qui n'est pas l'équivalent de la substitution, s'opère sans changement brusque, susceptible de dépasser les prévisions de ceux qui les souhaitent, dans le fond, comme simple disparition du franquisme qui aurait pour but un changement superficiel des structures.

Dans n'importe quel cas, il semble évident que le changement se produira inéluctablement. Les circonstances de ce processus de mutation sont étroitement liées à l'impulsion révolutionnaire qui provoquera l'éclosion. A ce sujet, on pourrait s'étendre, mais le temps et les limites même de ce travail m'en empêchent.

Il me reste à répondre à une question qui est également d'une grande portée et de caractère insolite ; elle se rapporte à l'inversion ou intervention capitaliste en Espagne. Grave problème certainement et vous le considérez ainsi à juste titre : inversion de capitaux = intervention. Pour ce qui est de définir dans quelle mesure on peut accepter ces conditions ou, au contraire, si ces conditions sont inacceptables, dans quelle mesure est-il possible d'affirmer un état de choses nouveau ayant comme contrepartie une hypothétique autarcie économique dans un pays techniquement sous-développé. Question épineuse à laquelle je ne répondrai pas car il m'est impossible de le faire étant donné les limites de ce questionnaire.

QUE PENSES-TU DU TRAVAIL DE "L'EXIL" ET PLUS SPECIALEMENT DE LA C.N.T. DANS LE CONTEXTE ACTUEL DONT TU VIENS DE NOUS PARLER ? CROIS-TU VRAIMENT QUE LES SYNDICALISTES LIBERTAIRES AIENT ENCORE DES CHANCES DE POUVOIR INFLUER SUR LA VIE DU PAYS ESPAGNOL ? SI OUI, COMMENT ?

PEYRATS.- La C.N.T. en exil commença par avoir une attitude plus héroïque qu'intelligente, et pour finir n'a ni l'une ni l'autre. Elle a dépensé une quantité incalculable d'énergies en offensives coûteuses et désordonnées. Les plus grandes pertes se produisirent lors du conflit fratricide de la scission de 1945. Ce conflit était inévitable puisqu'il était le produit de l'éclatement ministériel du gouvernement pendant la guerre. Ce qui aurait pu être évitable, c'est que ce conflit dura 17 ans. Avec sérénité et bonne foi, il était possible d'envisager une base de compromis sur laquelle pouvait s'établir l'unité confédérale ainsi qu'une plateforme de travail positif tournée vers la libération de l'Espagne. La C.N.T. réunifiée aurait pu être l'axe de rotation de l'anti-franquisme espagnol. Elle le fut à la fin de la seconde guerre mondiale, tout au plus quand les forces d'opposition commencèrent à se réorganiser. Ce front puissant aurait facilité la manœuvre d'agression envers le franquisme. Et le monde diplomatique eut été convaincu que nous représentions une opposition vertébrée, forte et responsable. La C.N.T. faillit à cette mission historique. Et bien que fractionné et luttant contre Franco, le front de combat ne pouvait être qu'éphémère et pas du tout apte à la manœuvre. En somme c'était le front idéal que désirait l'ennemi afin de nous détruire ou de nous paralyser lorsque notre quichottisme tendrait à se liquéfier. Quand, à force de constantes désillusions, nous aboutimes à réunifier le mouvement, je répète que 17 ans étaient passés. Les militants avaient vieilli, beaucoup étaient morts et, ce qui est plus terrible, nos cadres ne s'étaient pas renouvelés. Nos assemblées et congrès s'étaient transformés en conseils d'anciens. Les jeunes, nos propres fils, se sentaient mal à l'aise, vu notre mentalité stagnante et notre esprit arrêté. Ils avaient l'impression d'assister à un enterrement. Dans ces conditions, ils nous laissèrent seuls et furent définitivement perdus pour la cause. Tous les conflits dont souffre actuellement la C.N.T. en exil ont pour dénominateur commun cette pénible réalité. 80% des militants sont d'âge avancé et optent pour des solutions qui exigent un effort minime, sans complication intellectuelle. Dans ces conditions, notre mouvement reste immobile, et ne remue rien. Nos "caciques" se débarrassent facilement du peu de militants inquiets qui nous restent, les accusant de réformisme et de choses bien pires. Je ne crois donc pas en "l'avenir" ni même dans le "présent" de la C.N.T. en exil. Actuellement le schisme est plus profond que jamais. Au point que, depuis 2 ans, la C.N.T. en exil utilise ses dernières cartouches à poursuivre mesquinement ceux qui ne se soumettent pas inconditionnellement au "Conseil des Anciens". Et ce qui est plus grave, à répudier la F.I.J.L. Un organisme qui s'ampute volontairement des rares jeunes sur lesquels il pourrait compter, est proche de la mort. Oui, je crois sincèrement en la mission du syndicalisme libertaire pour l'avenir de l'Espagne. Si cette promesse n'était pas réelle, il serait nécessaire de la créer. Un mouvement enraciné dans l'histoire de l'Espagne comme l'est le nôtre est entré dans les coutumes. Et les coutumes sont plus fortes que les lois. De toute façon, nous autres, les vieux, auront sans doute peu de rôle à jouer. Jusqu'à un certain point, il faut

s'en féliciter. Une fois résolu humainement le problème politique espagnol, la terre fertile espagnole doit forcément donner les fruits que la terre stérile de l'exil nous a refusés. Notre mouvement se forma et pris de l'ampleur dans la lutte quotidienne. Nous nous sommes atrophiés dans la tranquillité dégradante de l'exil. Pourtant, j'estime qu'il faut reposer le problème du syndicalisme libertaire en fonction de la profondeur de transformation de la société, de l'Etat patron, de la plus grande mania- bilité des classes, des nationalisations et de la planification de l'éco- nomie, de la prévision et de la sécurité sociale. L'avenir du syndicalis- me libertaire et de l'anarchisme en Espagne dépendront, en majeure partie, de l'effort d'imagination pour s'adapter le mieux possible à une réalité qui n'est pas celle de 1936. Nous voulons dire l'adaptation selon un sens dynamique et non fataliste ; créateur et non renonciateur ; progressiste et non à la remorque des faits du passé.

SANTAMARIA..- Le travail de la C.N.T. en exil, dans ses phases actives, a été intermittent. Assez insuffisant dans ses méthodes et déficient en ce qui concerne la tactique utilisée. Le mérite essen- tiel consiste en ce qu'elle a maintenu son organisation et est arrivée à dépasser la période de scission au moyen de sa réunification. Paradoxa- lement, à partir de cette période, elle est entrée dans sa phase de dis- solution, et il est certain qu'aujourd'hui elle est en nette décomposition. Dans la première période de l'exil, elle a maintenu une activité de con- tacts et de relations louables entre ses militants dans les camps de con- centration et les camps de travail, dans les chantiers, les campagnes et les forêts, etc... Ensuite, après avoir souffert intensément des consé- quences de la guerre mondiale (Résistance, répression, déportation, etc), elle fit une réorganisation sérieuse de ses cadres, mettant comme toile de fond l'action de front contre la dictature fasciste, à laquel- le elle s'adonna corps et âme, sans considération majeure, considérant simplement qu'une action violente, menée par elle, et avec ses moyens limités, serait susceptible de promouvoir une insurrection généralisée. Tactique donc quichottesque, correspondant vraiment à la mentalité du M.L.E. dont le résultat immédiat ne pouvait être autre que la perte d'un grand nombre de militants jeunes et enthousiastes, sacrifiés par action romantiques, sans contrepartie. Logique immédiate, cette action d'une part, et l'action collaboratrice de la fraction scissionniste d'autre part, (non moins négative dans ses résultats et beaucoup plus négative en ce qui concerne les principes^{es} libertaires), rendit possible le fait que la C.N.T. néglige des possibilités multiples d'action et des positions probablement plus rentables, sur des points essentiels comme la protec- tion physique des ses militants et la nécessaire promotion de doctrines viables qui auraient eu pour but d'obtenir l'adhésion du peuple en géné- ral, et en particulier, des autres secteurs politico-sociaux en opposi- tion avec la dictature. En d'autres termes, si la C.N.T. était arrivée à préserver son unité et s'était proposée de sensibiliser l'opinion au moyen d'idées premières, susceptibles d'offrir la formule de change- ments indispensables afin d'éliminer la dictature franquiste et ouvrir des chemins de liberté élémentaire en Espagne, quand arriva l'heure de la liquidation du fascisme vaincu lors de la guerre mondiale, on aurait obtenu qu'avec les criminels jugés à Nuremberg, on condamna aussi juridi-

quement et physiquement le fascisme ibérique.

Le front de lutte choisi et pratiqué par la C.N.T., dans ses deux actions organisées en fonction de sa division interne, a été négatif par carence d'objectivité dans l'analyse des situations créées. Naturellement, il est difficile de raisonner, en conséquence, d'être objectif, quand c'est la compétence, la passion fratricide, la spéculation pour obtenir l'adhésion militante ibérique et internationale, qui conditionnent les positions. A cause de cet état de choses, la capacité militante et l'étude des leçons et conséquences tirées de la guerre révolutionnaire furent négligées jusqu'à notre exil ; Nous n'essayâmes pas non plus de créer un climat de solidarité entière et désintéressée vis-à-vis de nos frères qui, à l'intérieur, souffrent quotidiennement de l'action des piquets d'exécution et de la barbarie des sbires du régime triomphant. Et même si nos moyens de solidarité sur le plan financier furent très limités (notre mouvement ne pouvant compter que sur les cotisations de ses militants qui, dans leur majorité, sont de modestes ouvriers), il n'est pas moins certain que l'action solidaire fut conditionnée au degré de soumission ou de sympathie de ceux qui étaient méritants, selon notre partielle appréciation, les camarades qui souffraient et luttaient en Espagne.

De ce fait, partant de l'état compétitif et scissionniste où la C.N.T. en exil vécut durant 15 longues années, en plus du don total de ses moyens à une action de front solitaire, et sans perspective viable possible, apparaît une démoralisation certaine de quelques-uns, "du dégoût" des autres et l'éloignement de tous. Et s'ajoutent l'acharnement et l'incompatibilité de ceux qui restèrent fidèles à l'esprit militant qui constitue, depuis longtemps, la gène du microbe qui nous décompose jusqu'au point de ne plus pouvoir nous réclamer honnêtement d'une organisation réelle. Moins encore d'un ensemble apte à des raisonnements sereins, à l'étude sérieuse et aux positions conséquentes et responsables. Cette conclusion peut s'appuyer sur le fait qu'on peut facilement prouver : nous sommes incapables de nous supporter dans la base organique et, à partir de cela, nous nous mettons à multiplier nos tendances naturelles en multipliant et créant ainsi des tremplins où les petits "mandarins", en polarisant les groupes par principe d'affinités d'une part, et d'autre part par aversion envers les camarades qui ne pensent pas exactement comme nous.

C'est une espèce de "politisation" qui consiste à réunir des noms ou des entités utilitaires à travers lesquelles on impose par le vote, au lieu de convaincre par la sagesse et le raisonnement. Toulouse, Paris, Clermont-Ferrand, Narbonne, Perpignan, Bordeaux et d'autres villes comptent plusieurs fédérations locales composées de militants résidant dans la même localité. Un exemple majeur d'incapacité libertaire, et à plus forte raison de manque de fraternité militante est impensable pour des esprits équilibrés. Quel bel exemple de société IDEALE préconisons-nous pour l'humanité toute entière ?! Les microbes désagrégeurs et négatifs nous proviennent d'une organisation-sœur de la C.N.T. qui en est arrivée à assurer, par circulaire, qu'une certaine tendance libertaire est à considérer comme inutile pour "Sa révolution anarchiste" (sic). On peut déduire de ces affirmations

que pour ces soi-disants anarchistes de la nouvelle vague, on peut prévoir une société libertaire avec n'importe quel être humain non libertaire plutôt qu'avec ses propres camarades. Est-ce l'expression logique d'une conception idéologique ignorée dans nos milieux libertaires qui s'identifie avec les totalitarismes bien connus ? Et tout cela au nom de la liberté ! Belles perspectives !

Evidemment, malgré ce tableau un peu pessimiste, je crois fermement que ce phénomène dissolvant contemporain est purement accidentel, puisqu'il obéit à une crise des valeurs et des idées, conséquences d'un exil trop prolongé, dans lequel nous n'avons pas eu des objectifs clairs à court délai, par incapacité créatrice, paresse mentale et esprit accommodateur ; par inadaptation au milieu dans lequel nous vivons du fait que nous avons oublié en réalité le milieu où nous prétendons vivre : dans une Espagne libérée du fascisme et avec des perspectives libertaires en fonction d'une disposition de lutte effective. Je crois aussi que tant qu'il existera des individualités et des groupes disposés et conséquents, avec une conception pratique de ce qu'est l'organisation, animés du sentiment de continuité réellement anarchique, il y a un avenir pour le syndicalisme révolutionnaire. Nous ferons encore sentir, avec son influence traditionnelle, l'IDEAL libertaire. La C.N.T. a encore des racines profondes dans le sol espagnol, dues à sa généreuse lutte au service du peuple et de sa liberté. Les nouvelles générations chercheront leur raison d'être et la lumière qui guidera leurs inquiétudes et leurs espoirs. Dans l'histoire de la C.N.T., dans les sacrifices consentis par la multitude de ses militants tombés pour la révolution sociale - émancipatrice de l'être humain - la jeunesse, en tant qu'hommes et en tant qu'exploités, trouvera son inspiration réalisatrice. Les théories politico-sociales animées d'un autoritarisme plus ou moins totalitaire, ont fait leur preuve et le problème fondamental de l'homme n'a pas trouvé de réponse positive. La dignité, uniquement possible avec la pleine liberté, n'a pas obtenu le terrain fertile à son expression. La C.N.T. libertaire, avec sa ligne et ses réalisations originales et encore d'actualité (semence impérissable pareille à l'oiseau-phénix), la feront ressurgir forte et renouvelée, nettoyée des impuretés qui, actuellement et accidentellement, la dénaturent.

UNE PARTIE DE L'EGLISE ESPAGNOLE PREND DES POSITIONS CRITIQUES D'UNE MANIERE OUVERTE FACE AU REGIME FRANQUISTE QU'ELLE A POURTANT AIDE A CES DEBUTS. PEUX-TU NOUS DONNER TON OPINION SUR CET ETAT DE FAIT ?

PEYRATS. - Il est courant, pour le militant moyen, qui veut se débarrasser de cette question, de dire que derrière cette opposition politique d'une partie de l'Eglise, il n'y a qu'une vaste manœuvre opportuniste. J'estime que le problème est plus complexe. On ne peut nier qu'il y ait un militantisme conservateur dans l'attitude des jeunes prêtres espagnols. Mais il y a une différence appréciable entre la campagne de rénovation contrôlée par le Vatican (au niveau des Encycliques et des Conciles) et les inquiétudes des jeunes prêtres. Ceux-ci ne sont pas encore pris dans l'engrenage de la hiérarchie et étant, de ce fait, plus près du peuple, peuvent juger des degrés de la foi, particulièrement dans les milieux ouvriers. L'Eglise, compromise dans les crimes du fran-

quisme; ressent une haine latente pour ce qu'elle a eu à payer avec son propre corps et tire des conclusions radicales entre son empire actuel et son discutable pouvoir des années de la République. Les jeunes prêtres comprennent que les actuels privilèges donnés en pâture par le régime à l'épiscopat sont périssables et sont liés au fatalisme catastrophique du régime. Je crois qu'il y a un nouvel état d'esprit généralisé au niveau de tous ceux qui ne firent pas et ne vécurent presque pas la guerre civile. L'attitude des pontes de l'Eglise espagnole ne sera pas aussi catégorique le jour où Franco disparaîtra et où la guerre civile ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Peut-être que finalement ils rentreront dans les rangs malgré les prometteuses conclusions dont ils se félicitent et auxquelles ils sont arrivés aujourd'hui.

SANTAMARIA. - L'évolution de l'Eglise est naturelle et obéit à une logique assez stricte. Le Concile du Vatican a procédé à une révision brutale des dogmes, jusqu'à présent jugés infaillibles. Ceci est dû à la pression de la révolution scientifique; au fait que le progrès technique a détruit une grande quantité de mythes sur lesquels s'appuyait l'infaillibilité. Et aussi parce que la mentalité humaine refuse de considérer que la foi suffit pour expliquer des phénomènes que l'analyse scientifique rend compréhensibles. Parce que l'esclave, politique ou économique, se refuse à admettre l'injustice de sa condition, d'autant plus s'il affirme, comme l'Eglise, que c'est par la volonté de Dieu qu'il doit souffrir dans sa vie terrestre, pour trouver le bonheur dans l'au-delà. Ce simplisme désarmant, pour tout esprit inquiet, conduit à considérer que, si tout ceci est "sûr", tous les puissants de la terre, à commencer par l'Eglise, elle-même, et par ses privilégiés hiérarchiques, devraient souffrir sans plus tarder, et qu'en récompense de ces souffrances la compassion divine ne leur manquera pas. Enfin l'Eglise se trouve devant une alternative tragique et précise: elle doit se renouveler ou périr, retourner à ses sources ou mourir. Accepter cette alternative reviendrait à réaliser une rupture violente, incompatible avec la jouissance de sa puissance actuelle. Alors elle choisit de tergiverser, à l'aide de concessions mineures et à l'aide de la démagogie qui consiste à faire croire que sa reversion (retour aux origines d'humilité) est quelque chose d'entrepris et, à la longue, réalisable. Il est possible que cette métamorphose soit attrayante pour les gens humbles, modestes et de bonne foi, qui persistent à croire aux divinités. Ce qui sans doute mettra, sur la scène des luttes politico-sociales de notre pays, des hommes de bonne volonté prêts à porter, à leur simple démission, l'apostolat de la solidarité humaine. Phénomène intéressant qui devrait être étudié objectivement, et même où l'on devrait voir un apport probable à l'idée d'une lutte plus ample contre le fascisme. D'autre part, même si c'est par opportunisme, l'Eglise essaiera, par tous les moyens, de se substituer à elle-même et à ses privilèges, en considérant que l'heure est arrivée de rompre avec ses complicités passées et de se sauver du naufrage auquel, à coup sûr, le fascisme est condamné. Disons, en conclusion, que l'Eglise abandonne le navire fasciste comme les rats abandonnent le navire qui va couler.

BRIEVEMENT, PEUX-TU NOUS DONNER TON OPINION SUR LES DIFFERENTS GROUPES ET GROUPOUSCULES SYNDICAUX AGISSANT ACTUELLEMENT EN ESPAGNE ?

SANTAMARIA.-- Les groupes et groupuscules de tendance syndicaliste au sujet desquels vous m'interrogez, dans cette question, sont des phénomènes nés d'une situation favorable à leur émergence. De simples incidents produits par une carence ou absence de formation sociale, d'ignorance du passé glorieux du syndicalisme militant espagnol, et c'est en même temps, une réaction viscérale contre l'éventuel renouvellement de la tragédie vécue par notre pays. Aux yeux des ignorants, il apparaît comme certain que nous, les vaincus, fûmes la cause de cette tragédie ; sans qu'ils aillent estimer pour cela que les vainqueurs n'ont pas et n'ont jamais eu raison. La majorité de ces groupes sont d'inspiration politique, issues directement de doctrines qui n'obtinrent jamais l'adhésion des travailleurs. Aujourd'hui, les stratèges politiques tiennent à disposer d'une base syndicale qui leur sert d'arme de combat dans leurs objectifs politiques, qui leur sert aussi de bases électorales indispensables pour avoir du poids dans les manœuvres gouvernementales. Ainsi, certains des groupessyndicaux sont fondamentalement des cadres politiques : H.O.A.C., J.O. catholique, A.S.T., C.C. ouvrières, aspirent à être des organisations syndicales au service des partis. A.S.O., U.S.O., S.O., etc... sont des groupuscules formés par des opportunistes issus du syndicalisme classique. Ils sont tous condamnés à une existence éphémère, à condition que le syndicalisme classique, symbolisé par ceux qui ont fait preuve de constance anti-autoritaire et révolutionnaire (réformistes et intégristes) soient capables de comprendre la situation et de lui faire face conséquemment. L'U.G.T. et la C.N.T., en agissant séparément pour ce qui leur est propre et particulier, et alliées dans ce qui leur est commun, annuleront et neutraliseront, en même temps que toutes les velléités opportunistes, toute possibilité de renaissance d'un syndicalisme sectaire ou arriviste.

Secrétariat: Riot-Sarcey
10 rue Longue, 69 LYON.1°

Objet: circulaire de préparation du "congrès" de Noël 1967
de Lyon des scissionnistes.

Camarades,

Voici, à propos du rassemblements des dissidents pour la période de Noël, quelques propositions de dates et d'ordre du jour suggérées par le groupe Lyon-Bakounine.

Nous avançons les dates:

- soit samedi, dimanche et lundi 23, 24 et 25 décembre 1967
- soit 2 semaines plus tard, les 5, 6 et 7 janvier 1968

Ce rassemblement aura lieu à La Dargoire (42. Loire) à une trentaine de kilomètres de Lyon (possibilités de faire du stop). Dans la mesure du possible, apporter votre duvet et même les repas froids encore qu'il soit possible de déjeuner à l'auberge - car il s'agit d'une auberge de jeunesse. (Dans ce cas, faire connaître les repas à retenir, le plus tôt possible).

Quant à l'ordre du jour, voici les points principaux de discussion que nous vous soumettons.

- 1) Compte-rendu d'activité des groupes et individualités depuis la scission.
- 2) Problème de la nécessité de l'organisation, au point de vue matériel et financier. Coordination des rapports entre les groupes.
- 3) Principe de la Solidarité Internationale (cf. Appel du groupe 1° de Mayo de la FIJL.)
 - soutien des guerilleros
 - action directe à caractère internationaliste
- 4) Perspectives d'actions:
 - a- participation aux mouvements sociaux; débordements des consignes syndicales.
 - b- principe de la tactique de débordement des consignes syndicales par intrusions de militants à l'intérieur du syndicat (introduction de la notion de contrôle du militant par le groupe).
 - c- principe de l'action directe lors d'événements précis
 - d- lutte anti-militariste; débordement des consignes MCAA, éventualités de l'action directe.
 - e- les groupes gardent leur liberté de parution de leurs organes de propagande.
- 5) Orientation théorique & reactualisation de l'Idéologie.

Pour toutes ces propositions, nous aimerions avoir des groupes soit des compléments, ratifications, soit d'autres propositions de dates et d'ordre du jour le plus tôt possible afin de n'être pas pris de court et surtout d'arrêter un ordre du jour que l'on devra respecter lors du rassemblement.

Dans l'attente de vos réponses, Salut !

Pour le groupe, KADO.

Nota: L'auberge de Jeunesse de ~~La~~ Dargoire nous spécifie qu'il est moins sûr que l'auberge soit disponible la semaine après la fin de l'an. Par contre, juste avant Noël, pas de problèmes.

POUR SE RENDRE A DARGOIRE:

